

Anais Boulard

Université d'Angers

La pensée écologique en littérature.
De l'imagerie à l'imaginaire de la
crise environnementale¹

Le monde est-il en danger? Une imagerie de la crise écologique contemporaine

Le monde est-il en danger? Cette question semble habiter les esprits contemporains. En effet, la possibilité de la fin de notre ère est bien souvent évoquée et génère un discours public anxiogène. Cette obsession pourrait apparaître comme un héritage du XX^e siècle dont la violence a considérablement ébranlé l'optimisme et la quiétude des hommes, qui ont compris, comme

1. Cette étude est tirée d'une thèse de littérature comparée en cours intitulée « Poétiques de l'environnement et l'imaginaire de l'écologie dans la littérature contemporaine en France et en Amérique du Nord (États-Unis, Canada) » commencée en 2012 à l'Université d'Angers, sous la direction de Madame Anne-Rachel Hermetet.

Paul Valéry l'a formulé dès le début du XX^e siècle, que « nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles² ».

L'Homme, à l'issue de ce siècle sanglant, sent venir sa fin. Un sentiment eschatologique émerge alors, et entraîne avec lui une réflexion sur ce qui nous entoure : si nous connaissons notre aptitude à l'autodestruction, devons-nous aussi nous porter responsable de la destruction de notre monde? Le sentiment eschatologique s'accompagne en effet désormais d'une crainte environnementale : le théoricien littéraire Christian Chelebourg résume d'ailleurs sans demi-mesure : « La Terre est en danger, l'homme est en péril, telle est la nouvelle histoire que les sociétés industrielles se sont [...] donnée en partage³ ». Suite au désenchantement causé par un siècle traumatisant, les inquiétudes grandissent face au réchauffement climatique, à la pollution de notre air, ou encore à la fonte des glaciers. L'Homme prend progressivement conscience des conséquences de ses actes et modes de vie sur le monde. L'inquiétude qui naît est à la fois écologique (elle concerne l'*oikos*, la « maison », le cadre vital des hommes) et eschatologique (on s'imagine que l'état de déréliction du monde n'offrira plus de porte de sortie, et qu'un point de non-retour a été atteint). La philosophe Catherine Larrère, dans son ouvrage *Les philosophies de l'environnement*, revient sur la prégnance contemporaine de l'inquiétude écologique et l'explique par une prise de conscience subite de la responsabilité environnementale de l'Homme :

La crise environnementale, c'est d'abord la manifestation de choses qui, jusque-là, semblaient aller de soi [...] : l'air que nous respirons, l'eau que nous buvons, [...] tout cela semblait devoir être toujours là, ressources inépuisables, sur lesquelles nous avons peu de pouvoir. La découverte que nous avons ce pouvoir fut, en même temps, celle de leur fragilité, et de la nécessité de s'en préoccuper⁴.

2. Paul Valéry, « La crise de l'esprit », *Variété I*, Paris, Gallimard, 1924, p. 11.

3. Christian Chelebourg, *Les écofictiones. Mythologies de la fin du monde*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, coll. « Réflexion faites », 2012, p. 7.

4. Catherine Larrère, *Les philosophies de l'environnement*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 12.

Cette inquiétude contemporaine semble s'affirmer dans le discours public à travers une *imagerie*. En effet, nous constatons qu'elle se manifeste par la production et l'exploitation d'images visuelles marquantes donnant l'impression d'un climat de « crise » générale. Et le mot « crise », terme à la mode que nous employons à dessein, illustre bien la peur sociétale et un peu vague d'un déclin écologique en marche.

Il semble donc que notre ère contemporaine vive avec l'idée d'un monde en danger. Dans les médias, il serait difficile de recenser le nombre de couvertures de journaux sensationnalistes montrant l'ampleur des dégâts des catastrophes naturelles qui ponctuent notre histoire contemporaine. Pour n'en donner qu'un exemple, suite au séisme japonais de 2011, le journal français *Libération* a choisi d'illustrer sa une du 12 et 13 mars par une photographie du séisme au moment de sa formation, titrant simplement « "J'ai cru à la fin du monde"⁵ ». Ces unes inquiétantes et très visuelles se multiplient et enrichissent l'imagerie médiatique de la crise environnementale.

Et de nombreux artistes semblent s'être inspirés de cette imagerie afin de la transformer en art. À Angers, le musée Jean Lurçat abrite, par exemple, le magnifique « Chant du monde », tapisserie de Lurçat faisant état d'un monde dévasté par la puissance nucléaire⁶. Si cette exploitation du thème écologique est un peu datée, on peut penser plus récemment à l'artiste américain contemporain Alexis Rockman qui a notamment peint « Hollywood » (2005), tableau où l'on peut voir les célèbres lettres de la ville américaine éponyme complètement détruites, symbole d'un désastre advenu et d'une défiguration du paysage environnant. Au cinéma, nombreux sont les exemples d'œuvres relatant la préoccupation quant à l'état instable à la fois de notre environnement et de notre humanité. Chelebourg montre bien,

5. « Séisme d'une magnitude de 8,9 a frappé le Japon : "J'ai cru à la fin du monde" », *Libération*, n° 9277, samedi 12 et dimanche 13 mars 2011.

6. Jean Lurçat, « Le chant du monde », 1957. La tapisserie fait écho à « La tenture de l'Apocalypse », autre tapisserie exposée à Angers qui fut réalisée à la fin du XIV^e siècle et qui illustre « l'Apocalypse » biblique de Saint Jean.

en citant des dizaines d'œuvres cinématographiques (qui sont des fictions ou des documentaires), le grand nombre de films exploitant cette crainte écologique et eschatologique. À la télévision, outre les reportages florissants sur l'état avancé de la dégradation de notre planète, on constate que les séries télé (notamment américaines) semblent vouloir épuiser le sujet de l'inquiétude écologique. Cette « boîte à images » illustre bien un ébranlement de l'équilibre du monde et contribue autant qu'elle répond à une angoisse générale réelle. On note cependant qu'en investissant le champ des arts, l'imagerie se transforme en imaginaire, en ce qu'elle invoque des images fictives, même si le support qui les éveille est toujours visuel.

Les médias, les arts et le cinéma se sont donc appropriés cette inquiétude contemporaine. Mais qu'en est-il de la littérature? Lawrence Buell, chercheur influent du mouvement de l'écocritique (l'étude de l'environnement en littérature), affirme en 2001 que la littérature se doit « d'écrire pour un monde en danger » (*Writing for an Endangered World*⁷), soulignant la nécessité de faire entrer la littérature dans ce débat mondial et pluridisciplinaire. Or, on observe en Occident (notamment aux États-Unis) une percée littéraire dans le domaine de l'environnement et de l'écologie, tant dans la publication d'œuvres que dans la critique littéraire.

La littérature en tant qu'art des mots ne peut cependant participer à l'imagerie visuelle que nous avons décrite. Mais elle peut en revanche être créatrice d'un imaginaire littéraire qui apporterait un nouveau regard sur la crise écologique. On pourrait donc se demander comment cette inquiétude écologique intervient en littérature⁸, comment l'imagerie se transforme en imaginaire, et quelles sont les fonctions que recouvre cette transformation. Pour

7. Lawrence Buell, *Writing for an Endangered World: Literature, Culture, and Environment in the United States and Beyond*, Harvard University Press, 2001, 365 p.

8. Cette étude s'attardera sur un corpus nord-occidental et n'a pas la prétention de présenter un état des lieux mondial du traitement de la crise écologique en littérature.

cela, nous observerons d'abord le dynamisme du champ littéraire de l'écocritique, avant de nous interroger sur la prise en charge du motif écologique par la littérature, en proposant notamment un recensement de quelques tendances et thèmes littéraires de la crise écologique. Nous nous concentrerons sur un corpus à la fois nord-américain, parce que cette zone géographique est la plus prolifique en matière d'œuvres environnementales, mais également français, afin de mettre en relief des possibles différences et convergences dans l'écriture de la crise environnementale, et pour permettre de dépasser un cadre géographique qui pourrait sembler réducteur.

Des liens entre littérature et pensée écologique

Il est intéressant de constater que la littérature ne s'est pas toujours activement interrogée sur la question de l'environnement, ou du moins pas en tant que sujet problématique. Car si la nature et la description des paysages sont des *leitmotiv* littéraires importants, celui de la réaction humaine face un environnement menacé pourrait paraître moins commun et plus récent. Il paraît donc important de revenir sur les modalités de l'insertion de la littérature dans le débat écologique afin d'en asseoir la légitimité, mais également de se demander dans quelle mesure la littérature peut modifier ou enrichir le discours actuel sur l'écologie.

On peut d'abord s'interroger sur la présence de la littérature dans un domaine qui paraît réservé aux champs de recherche tels que les sciences naturelles, la géographie ou l'ethnographie. Selon le chercheur canadien Neil Evernden, il est en fait important, voire absolument nécessaire, de combiner l'approche des sciences « exactes » à une approche esthétique et créative pour répondre aux questions écologiques contemporaines. Il affirme d'ailleurs, non sans humour, la faiblesse d'une approche scientifique qui ignorerait un regard artistique et littéraire :

Il n'est pas sans ironie de constater que la société, quand enfin elle détecte une dissonance dans le monde qui

l'englobe, se tourne vers la science pour la solution. Ainsi l'écologiste continue d'avancer [...] en prétendant que la découverte imminente d'un nouveau pansement miracle et sa diffusion restaureront l'harmonie de la Biosphère. Cela ne servira à rien d'imputer la responsabilité aux écologistes — l'environnementalisme implique la perception des valeurs, et les valeurs sont la devise des arts. Sans l'esthétique, l'environnementalisme n'est rien de plus que de l'aménagement régional⁹.

La littérature, en apportant son regard esthétique, compléterait donc l'approche des autres domaines scientifiques. Chelebourg va jusqu'à observer une influence de la littérature sur les disciplines scientifiques : « la science n'a la capacité de nous préserver d'un environnement cosmique dangereux qu'à la condition de s'affranchir des tentations de la force pour se faire rêveuse, imaginative, j'aurais presque envie de dire *poétique*¹⁰ ». La littérature peut donc s'investir dans le domaine de l'écologie afin d'y apporter le pouvoir créatif et poétique nécessaire au surpasement de l'inquiétude qu'il génère.

Le champ disciplinaire de l'écocritique, ou « critique environnementale », mouvement académique particulièrement dynamique depuis les années 90, tend justement à répondre à cette nécessité de l'étude littéraire de la crise écologique. Ce champ littéraire, qui regroupe les associations ASLE (Association for the Study of Literature and Environment, États-Unis), ALECC (Association for Literature, Environment and Culture in Canada) et EASLCE (European Association for Study of Literature, Culture and Environment), crée une émulation mondialisante de chercheurs intéressés par la question de l'écologie en littérature. Et si l'écocritique ne se consacre pas spécifiquement à l'inquiétude environnementale, on constate cependant qu'elle évolue en ce sens.

9. Neil Evernden, « Beyond Ecology: Self, Place, and the Pathetic Fallacy », dans Cheryll Glotfelty et Harold Fromm [dir.], *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*, Athens/Londres, University of Georgia Press, 1996, p. 103, cité et traduit dans Nathalie Blanc, Thomas Pughe et Denis Chartier, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie & politique*, n° 36, février 2008, p. 7.

10. Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 127.

En effet, dans un article de 2011¹¹, Buell évoque les différentes « vagues » du mouvement de l'écocritique, constatant un glissement des sujets abordés : lors de la « première vague » délimitée par le chercheur américain (de 1990 au début du XXI^e siècle), il était question de l'écriture des espaces ruraux et sauvages plutôt que des espaces urbains. La « deuxième vague » (des années 2000 à aujourd'hui) intègre en revanche l'espace urbain, considérant que la main humaine s'est déjà posée sur tout territoire (c'est ce que Buell appelle « human reshaping¹² »). Or, cette considération de l'espace urbain et de l'influence humaine sur l'environnement tire vers celle de l'inquiétude écologique. Ursula Heise confirme dans « The Hitchhiker's Guide to Ecocriticism » que depuis l'émergence récente du champ disciplinaire de la justice environnementale (*environmental justice*, qui s'intéresse aux liens entre environnement et inégalités sociales), le mouvement de la critique environnementale a porté plus d'attention aux inégalités entre les hommes, notamment dans leur accès aux ressources naturelles et leur exposition aux risques naturels, chimiques, technologiques et écologiques¹³. L'écologie est alors à concevoir dans son aspect problématique à caractère « urgent ». Ainsi l'écocritique tend-elle à dépasser l'étude des paysages pour aborder l'inquiétude générée par une déperdition possible de l'environnement, et de ce fait, de l'homme. Nous le voyons donc, la littérature semble avoir trouvé une place au cœur de la pensée écologique. Mais comment s'approprie-t-elle spécifiquement la crise écologique contemporaine?

Elle doit pour cela opérer une « mise en littérature » de l'inquiétude écologique à travers un processus de « fictionnalisation ». Pour Chelebourg, les œuvres littéraires investissant le champ de l'écologie, qu'il appelle « écofictions », ont le mérite de transformer

11. Lawrence Buell, « Ecocriticism: Some Emerging Trends », *Qui parle*, vol. 19, n° 2, Spring/Summer 2011, p. 87-115.

12. *Ibid.*, p. 93.

13. Ursula K. Heise, « The Hitchhiker's Guide to Ecocriticism », *PMLA*, vol. 121, n° 2, 1^{er} mars 2006, p. 503-516.

le réel en diégèse : « Les données s'organisent en scénarios et par là même elles se fictionnalisent [...]. Le point de départ reste vrai, mais l'interprétation qu'il inspire, l'image qu'il suscite, le diégétisent¹⁴ ». Selon lui, l'intérêt des œuvres dites « environnementales » est bien d'offrir au monde pragmatique « son expertise en matière d'analyse des langages, des signes et des symboles, sa capacité à débusquer le sens des imaginaires dont la circulation façonne les mentalités¹⁵ ». Il n'est donc plus question d'imagerie de la crise, mais bien d'imaginaire. Nathalie Blanc, géographe française, affirme dans son article « Littérature et écologie : vers une écopoétique » que la représentation de la nature par le récit et le mythe consisterait à offrir « une voie alternative permettant la constitution d'un "imaginaire environnemental" » indépendante des autres sciences qui permettrait « d'éviter la menace d'un écocide¹⁶ ».

Voici donc l'intérêt et l'importance d'une littérature de la crise écologique : elle ne fait pas que l'évoquer, elle la « fictionnalise » et transforme l'imagerie populaire contemporaine en imaginaire, un réseau d'images cérébrales invoquées par une littérature prolixe, pluridisciplinaire et hybride.

Diversité des œuvres environnementales

Pour comprendre cette littérature écologique, il semble intéressant de s'intéresser aux œuvres elles-mêmes. Celles-ci, parfois appelées « œuvres environnementales », sont hybrides en ce qu'elles ne se revendiquent pas systématiquement comme telles. Elles peuvent effectivement faire explicitement référence à la crise environnementale contemporaine, ou simplement s'en inspirer, sans que cette inspiration ne soit consciente, explicite ou voulue. On devra donc admettre dans notre corpus un grand nombre d'œuvres diverses pouvant potentiellement être analysées à la lumière de l'écocritique.

14. Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 8.

15. *Ibid.*, p. 11.

16. Nathalie Blanc, *op. cit.*, p. 5.

Nous proposons de ce fait une ébauche de « classification » des types d'écritures environnementales qui aiderait à comprendre la variété et la pluridisciplinarité de celles-ci. Par ailleurs, il faut noter d'avance le déséquilibre du corpus, dans la mesure où les exemples anglophones sont plus nombreux que les exemples francophones. C'est parce qu'il apparaît que la littérature francophone, comme Stéphanie Posthumus le résume dans son article « États des lieux de la pensée écocritique française », atteste d'un certain « retard » en matière d'« écriture environnementale¹⁷ ».

La littérature occidentale contemporaine pose d'abord, nous le remarquons, un regard nostalgique sur le temps « d'avant-crise ». Il se manifeste en effet par un regard vers le passé, qui serait une forme de déni de la crise contemporaine, un retour en arrière vers une époque non problématique. Il pourrait d'abord apparaître comme la description d'une nature « encore belle ». C'est presque un retour vers la notion américaine de la *wilderness*, comme un héritage de la vision subjective des paysages dans le romantisme et le transcendentalisme. L'auteur américain Cormac McCarthy, par exemple, relate dans *All the Pretty Horses*¹⁸ les aventures fictives d'un jeune Texan, John Grady Cole, qui chevauche du Texas jusqu'au Mexique, rencontrant des paysages vierges à la beauté saisissante. L'histoire est au passé, puisque les faits ont eu lieu en 1949. On peut donc imaginer alors qu'à l'époque, la nature était en effet bien plus belle et moins menacée qu'elle ne l'est au moment de l'écriture du roman (1992), et le roman s'attarde à de nombreuses reprises sur la beauté des paysages du sud des États-Unis¹⁹. De la même

17. Stéphanie Posthumus, « États des lieux de la pensée écocritique française », *Ecozon@*, vol. 1, n° 1, 2010, p. 148-154.

18. Cormac McCarthy, *All the Pretty Horses*, New York, Alfred A. Knopf, 1992, 320 p.

19. Il faut cependant noter que la « Border Trilogy » dont cette œuvre constitue le premier roman glisse lentement vers l'éveil de la conscience d'une crise environnementale. En effet *The Crossing*, deuxième œuvre de la trilogie, se termine sur l'évocation subtile, mais précise de la lumière aveuglante et artificielle de l'essai nucléaire « Trinity » qui a eu lieu en 1945 au Nouveau Mexique. Dans *The Road*, l'aspect ravageur du nucléaire est cette fois-ci décrit

façon, l'auteur français Jean Loup Trassard évoque dans *Territoire*²⁰ une nature non problématique. Dans ce recueil, Trassard alterne de courts textes suivis de photographies prises dans son département natal français, la Mayenne. La simplicité des paysages atteste d'une quiétude certaine. Dans ces cas de figure, la crise écologique n'est donc pas évoquée. On y préfère la description de ce qui est « toujours beau ». L'écriture la plus accomplie du genre serait celle de l'utopie écologique, où on envisage une civilisation humaine vivant dans l'harmonie la plus totale avec la nature. C'est ce qu'imagine Ernest Callenbach dans sa fiction *Ecotopia*²¹. Il y décrit comment la région fictive de la Cascadie (située dans l'Ouest américain) a formé son propre pays, Ecotopia, qui ne fonctionnerait que sur le principe du respect de l'environnement. Nous retrouvons l'idéal d'un environnement préservé, qui a échappé à la main destructrice de l'homme. Outre cette approche apaisée, on note celle de la référence systématique au savoir ancestral. Dans ce cas de figure, on assiste à une conscientisation de la disparition des savoirs, c'est-à-dire qu'on fait référence à des coutumes et des techniques « anciennes » qui fonctionnaient en harmonie avec l'environnement. Encore une fois, il s'agit d'une problématique plus facile à identifier aux États-Unis. En effet, dans son anthologie, Bill McKibben²² remarque que les États-Unis sont fondés sur une population pour laquelle la nature est le centre du monde. Il s'agit des Indiens d'Amérique, dont la figure est récurrente dans le thème des savoirs ancestraux. Dans l'œuvre de l'auteure américaine Linda Hogan, *People of the Whale*²³, on voit par exemple se dégrader la vie communautaire d'une tribu indienne de Washington pour qui les baleines sont sacrées. Seulement, les

explicitement (voir Cormac McCarthy, *The Crossing*, New York, Alfred A. Knopf, 1994, 432 p., et *The Road*, New York, Alfred A. Knopf, 2006, 287 p.).

20. Jean Loup Trassard, *Territoire*, Cognac, Le temps qu'il fait, 1989, 56 p.

21. Ernest Callenbach, *Ecotopia. The Notebooks and Reports of William Weston*, Berkeley, Banyan Tree Books in association with Heyday, [1975] 2004, 176 p.

22. Bill McKibben, *American Earth, Environmental Writing Since Thoreau*, New York, Literary Classics of the United States, 2008, 900 p.

23. Linda Hogan, *People of the Whale*, New York, W.W. Norton & Company, 2008, 312 p.

pratiques ancestrales, presque magiques, de la tribu sont mises à mal à la fois par la lointaine guerre du Vietnam, qui réussit à s'immiscer jusqu'au cœur de la vie des habitants, et par l'invasion d'un capitalisme irrésistible. On voit, chez Hogan, la douloureuse transition entre un monde passé où les savoirs ancestraux tels que la chasse de la baleine (respectueuse, presque religieuse) sont en phase d'être oubliés, et le monde contemporain marqué par la folie belliqueuse ou l'obsession consumériste (le seul motif d'abatage des baleines est la vente de leur viande au Japon). En ce qui concerne les œuvres françaises, on pense à Nicolas Vanier qui, dans *Solitudes blanches*²⁴, imagine le périple de Klaus dans le Grand Nord canadien pour retrouver son ami Plug devenu fou. Il est accompagné de ses chiens de traineau, mais aussi et surtout d'Ula, une jeune indienne. Dans ce récit, on remarque que la décadence du monde moderne n'est nullement évoquée, si ce n'est que dans le prologue. Tout le reste est une ode à la nature et à la beauté des espaces vierges du nord du Canada²⁵. Larrère note ce regard nostalgique²⁶ et rappelle Aldo Leopold imaginant dans *L'Almanach d'un comté des sables* le temps harmonieux des indiens vivant dans le Wisconsin : « Cette époque des prairies à foin fut un âge d'or pour les habitants des marais. Hommes et bêtes, plantes et sols vivaient dans une tolérance mutuelle, pour le bénéfice de tous²⁷. » Il s'agit donc d'un regard qui a tendance à admirer le passé. Il est parfois porté sur le présent, mais alors avec une impression qu'il s'agit d'un monde révolu. En tout cas, on ne présente pas un contexte de crise, et la situation environnementale semble « non problématique ».

24. Nicolas Vanier, *Solitudes blanches*, Paris, Actes Sud, 1994, 196 p.

25. Il faut en revanche signaler, à la suite directe du roman, l'insertion par l'auteur d'une véritable lettre vindicative de 1854 d'un chef indien au président des États-Unis qui souhaite leur acheter des terres. L'engagement de l'auteur est donc signifié immédiatement après la fiction.

26. Catherine Larrère, *op. cit.*, p. 65.

27. Aldo Leopold, « Élégie des marais », *Almanach d'un comté des sables*, traduit de l'américain par Anna Gibson, Paris, Aubier, 1995, p. 132.

Ce n'est pas le cas du deuxième regard porté par la littérature sur la crise écologique. Celui-ci est en effet celui de l'engagement et de la dénonciation des abus humains sur l'environnement. Il s'agit en général d'œuvres offrant un regard critique sur la situation environnementale actuelle, héritières du *nature writing* américain (on pense à *Silent Spring*²⁸ de Rachel Carson, qu'on considère parfois comme élément déclencheur d'une « littérature environnementale », et dont la réception a poussé le président Kennedy à réguler l'utilisation des pesticides DDT aux États-Unis). Edward Abbey, influence notoire de la littérature américaine, semblait déjà donner le ton dans son roman *The Monkey-Wrench Gang*²⁹, véritable célébration de « l'éco-sabotage », où les personnages s'activent pour défendre l'environnement. On constate qu'il existe dans la littérature occidentale contemporaine un certain nombre de romans mettant en scène des activistes dont le seul but est de protéger l'environnement. Dans *All Over Creation*³⁰ de Ruth Ozeki, par exemple, est abordé le problème des manipulations génétiques sur les pommes de terre de l'Idaho (le berceau de la culture des pommes de terre aux États-Unis). Dans ce roman émerge un groupe de personnages saboteurs, « Seeds of resistance », qui réalisent des performances militantes et des actions de sabotage. On retrouve un écho de cette problématique dans le roman français *Le Parfum d'Adam*³¹ de Jean Christophe Rufin, où une agence privée essaie de démanteler une association d'activistes ou d'« éco-terroristes » qui souhaitent protéger l'équilibre environnemental en injectant une nouvelle souche du choléra dans les pays du Tiers-Monde, afin d'opérer une décroissance démographique. Cette écriture est celle qui met en scène les « monkey-wrenchers », pour reprendre l'expression d'Abbey. Il s'agit d'une littérature consciente de l'état critique du monde qui écrit en réaction à celui-ci. Nous notons

28. Rachel Carson, *Silent Spring*, Boston, Houghton Mifflin, 2002 [1962], 400 p.

29. Edward Abbey, *The Monkey-Wrench Gang*, New York, Harper Collins, [1975] 2006, 480 p.

30. Ruth Ozeki, *All Over Creation*, New York, Penguin Books, 2004, 432 p.

31. Jean-Christophe Rufin, *Le parfum d'Adam*, Paris, Flammarion, 2007, 538 p.

toutefois que si les auteurs évoquent un engagement politique, ils ne sont pas systématiquement eux-mêmes engagés (c'est le cas d'Ozeki, par exemple). Ici, la crise écologique est palpable et sert de support narratif.

Enfin, le dernier regard littéraire que nous évoquerons ici est un regard anticipateur, futuriste. C'est celui des romans de science-fiction, mais aussi des dystopies post-apocalyptiques. Cette fois-ci, la démarche consiste à porter l'inquiétude écologique à son paroxysme, et le plus souvent, à puiser dans ce que Christian Chelebourg nomme « le réservoir des thèmes horribles³² ». On note que ce que l'on pourrait appeler les « éco-distopies » fait apparaître un imaginaire précis et des thèmes récurrents tels que celui de l'abandon de la planète, de la destruction et du ravage, du vestige, de la modification génétique et biologique des Hommes, ou de l'extrême modernisation du monde. C'est l'écho littéraire aux films post-apocalyptiques qui sont actuellement très populaires au cinéma. En Amérique du Nord, les exemples sont multiples. Par exemple, dans *Oryx and Crake*³³, de Margaret Atwood, le narrateur, qui s'est rebaptisé Snowman, est le dernier homme sur Terre. Il est entouré de clones aussi naïfs qu'ignorants. Il se souvient du monde qui préfigurait cette fin, et dans lequel l'environnement était déjà détruit et « mis en quarantaine » (ils vivaient dans des sortes de sphères aseptisées), et où le clonage était monnaie courante. En France, bien que les exemples soient moins nombreux, on pense à Michel Houellebecq qui, dans *La Possibilité d'une île*³⁴, alterne le point de vue contemporain de Daniel1, humoriste pathétique, obsédé sexuel et véritable égoïste, et celui de Daniel25 et de Daniel26, ses clones, parlant depuis une époque future où il n'existe plus que des clones et quelques « sauvages » sortis du processus général de clonage. Le monde dans lequel les

32. Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 27.

33. Margaret Atwood, *Oryx and Crake*, Toronto, McClelland and Stewart, 2003, 378 p.; *Le dernier homme*, traduit de l'américain par Michèle Albaret-Maatsch, Paris, Robert Laffont, 2005, 397 p.

34. Michel Houellebecq, *La possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005, 485 p.



clones évoluent est lui aussi détruit, ravagé par des inondations, des séismes, des bombes nucléaires et autres catastrophes non nommées. On retrouve donc dans la littérature contemporaine un goût prononcé pour le récit post-apocalyptique, ou du moins pour la fiction dystopique futuriste à caractère environnemental.

Cette présentation non exhaustive des différentes approches littéraires de la crise écologique permet de remarquer la diversité générique, géographique et temporelle des œuvres qui s'intéressent à l'environnement : aussi semble-t-il possible d'évoquer l'environnement d'autant de façons qu'il existe d'auteurs ou d'œuvres. Le motif de la crise environnementale est ainsi imprévisible et divers.

Quand les mots s'en mêlent : une mise à distance de la crise écologique par son écriture?

Nous constatons donc que la littérature a réellement investi la question écologique dans les dernières décennies. Le mouvement de l'écocritique s'adapte pour mieux comprendre désormais l'écriture d'une angoisse, d'une « crise », et pas seulement d'un sentiment lié au paysage. La littérature environnementale se permet d'explorer les possibles en se faisant pluridisciplinaire : elle n'hésite pas à invoquer les sciences exactes et les sciences humaines, sans lesquelles elle ne peut efficacement explorer le thème de l'écologie contemporaine.

Aussi, la « prise en charge » d'une inquiétude contemporaine par l'écriture semble avoir plusieurs fonctions. La lecture des œuvres dites environnementales recouvre d'abord une fonction de plaisir et de divertissement qui ne doit pas être négligée. Se pose alors la question du style et de la poétique de l'écriture environnementale. Car que ce soit dans la description d'une usine qui explose, d'une terre vierge de toute influence humaine, ou d'une planète épuisée par celle-ci, il y a souvent dans l'écriture environnementale une qualité esthétique qui la rend appréciable. L'exploration des possibles a quelque chose de beau, tel que le remarque Chelebourg :



« L'écologisme est un réalisme panique, une angoisse de l'avenir qui vient opposer la "réalité" présente de la planète à l'idéal lénifiant entretenu par la contemplation de sa beauté³⁵ ».

En créant un imaginaire écologique, la littérature permet également de mieux comprendre et identifier les inquiétudes de notre ère contemporaine. Chelebourg affirme d'ailleurs que « L'écofiction [...] est une manière d'entrer en résonance avec l'imaginaire d'une époque fascinée par sa puissance et terrifiée par un avenir dans lequel elle ne sait plus lire que des promesses de déclin³⁶ ». Et le lecteur trouve précisément un confort dans la lecture en ce qu'elle met à distance une crise écologique contemporaine omniprésente et anxiogène. En effet, en mettant en scène l'angoisse écologique, la littérature offre au lecteur une porte de secours, une lecture exutoire. Elle lui permet de mettre à distance l'angoisse (ou la culpabilité) écologique qui le saisit en l'envoyant dans un contexte fictionnel rassurant, ce qui crée un effet cathartique. Chelebourg, analysant les films-catastrophe récents, comprend d'ailleurs que « le plaisir que procurent ces films tient un peu de celui de l'enfant qui renverse en riant son jeu de construction³⁷ ». Il en est de même pour le lecteur. On prend un certain plaisir, on se distrait en lisant l'histoire de notre propre déclin. C'est pour cela que le genre de la dystopie futuriste est apprécié : parce qu'il met le lecteur face à un possible qui l'intrigue, qui le terrifie autant qu'il le fascine. La lecture est le moyen de rendre palpable un possible qu'on ne peut que fantasmer.

Et c'est très exactement ce que permet la littérature : le déroulement de fantasmes que la science ne s'autorise pas toujours à développer (car ces hypothèses ne sont pas « sérieuses »). Et en offrant des nouveaux modèles de réponse, même les plus délirants, on peut penser que cette littérature environnementale un peu

35. Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 10.

36. *Ibid.*, p. 229.

37. *Ibid.*, p. 133.

hybride, et parfois un peu timide (notamment en France) s'affirme là où les sciences exactes n'oseraient s'avancer. La littérature va encore au-delà d'un compte-rendu des solutions possibles : elle invente, elle crée. Elle insuffle de la créativité au cœur d'une angoisse de mort. En ce sens, il semble que la science-fiction ait eu une longueur d'avance en intégrant très tôt les motifs écologiques. Jean-Marc Ligny évoque d'ailleurs les auteurs de science-fiction en affirmant que « c'est vers eux qu'on se tournera [...] pour apporter à l'humanité ce dont elle a désespérément besoin : un rêve, un projet, une nouvelle raison de continuer, de lutter, d'avancer³⁸ ». La littérature environnementale permet donc d'offrir à la crise écologique un apaisement par l'invention d'ailleurs poétiques.

On comprend ici comment le glissement de l'imagerie des médias à l'imaginaire, l'insufflation d'images non visuelles et d'idées, est la fonction ultime du traitement littéraire de l'inquiétude écologique : la crise, en se transformant en imaginaire, tend à devenir une résolution de la crise.

Tel que l'affirme Chelebourg, l'écriture de la crise écologique contemporaine n'est donc pas un motif de désenchantement, mais bien une réaction positive de l'homme face à son néant futur, auquel il peut envisager de résister :

Les écofictions travaillent à élever les citoyens des sociétés industrielles au rang de Surhommes capables de remédier à leurs nuisances, de nettoyer les océans, de maîtriser l'effet de serre [...], autrement dit de renverser ou du moins de ralentir le cours de l'évolution³⁹.

En ce sens, la pensée écologique en littérature devient nécessaire : d'images en idées, elle permet de mettre à distance des craintes contemporaines et de faire un pas de plus vers la résolution de celles-ci.

38. Jean-Marc Ligny, « Petits hommes verts : La science fiction, littérature du présent », <http://www.cndp.fr/savoirscdi/index.php?id=1564#contenu>, (6 janvier 2014).

39. Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 227.